PRÊTEZ-MOI
CINQ FRANCS,

DRAME EN TROIS ACTES;

PAR

MM. Albert et F. Labrousse,

MUSIQUE DE M. PARIS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 19 JUILLET 1834.

A PARIS,

CHEZ MARCHAND, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

Digitized by Google

PERSNNNAGES		ACTEURS.
BRÉMONT, ancien lieutenant	MM.	Marty.
Anatole DE MIBRAY		Maillard jeune.
Paul JOUBERT, sergent		Saint-Firmin.
Alfred DE SAINT-REMY		Casimir.
GOULET		Maillard aîné.
Un Médecin		Videix.
Un Clerc d'Huissier		Lebel.
ADÈLE	Mmes	Eugénie Sauvage.
		Augusta.
NICETTE		Louisa.

Digitized by Google

PRÊTEZ-MOI
CINQ FRANCS,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde pauvrement meublée. — A droite, une porte qui conduit dans une autre petite pièce. — Chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

(Adèle est seule, debout, auprès de la porte à droite; elle regarde son père qui est endormi.)

ADÈLE.

Pauvre père! il repose encore..... Que son sommeil soit calme et paisible! Comme il est pâle!... j'en suis effrayée..... cette longue maladie l'a cruellement abattu... (*Elle ferme la porte tout doucement et vient s'asseoir.*) C'est une destinée bien misérable que la nôtre!... N'aura-t-elle donc pas un terme? Faudra-t-il toujours souffrir, et souffrir sans espoir?... Ce matin, quand je me suis présentée au magasin qui jusqu'à ce jour m'avait occupée, on m'a répondu qu'il n'y avait plus d'ouvrage!... Mon cœur s'est brisé à cette affreuse nouvelle, et je n'ai pas eu la force de leur dire: Par pitié, ne me renvoyez pas, gardez-moi; ne fût-ce que pour un seul jour encore!... (*Elle pleure.*) O mon Dieu!... mon Dieu!... que faire?... que devenir maintenant?... Mon père va s'éveiller tout à l'heure... s'il venait à me demander quelque chose pour apaiser ses souffrances..... il me faudrait donc lui dire: Mon père, mourez, car je n'ai plus rien à vous donner... nous sommes réduits à la plus affreuse misère!... nous manquons de tout!... pas de pain, pas d'argent... plus rien, rien!... Oh! mais c'est affreux! ma tête se perd!... Désespoir!... désespoir!... (*Elle tombe sur une chaise... Après une pause, elle se relève tout-à-coup.*) Eh bien! non, cela ne sera pas... C'est une horrible résolution..... mais je l'accomplirai... je ne dois pas hésiter plus long-tems; demain, je retrouverai du travail sans doute, et alors..... Oui, je vais sortir pour implorer la pitié de celui qui s'offrira le premier à mes regards... on ne me repoussera pas peut-être!... Et vous, mon Dieu, si vous n'avez point résolu la mort du vieillard et de sa fille, jetez au-devant de moi une ame compatissante!... Soutenez mon courage, ô mon Dieu!... ne m'abandonnez pas!...

(Elle prend son schall pour sortir; Nicette entre.)

SCÈNE II.

NICETTE, ADÈLE.

NICETTE, *entr'ouvrant la porte.* Puis-je entrer, mademoiselle Adèle?

ADÈLE. Oui, Nicette; vous venez à propos... Dites-moi, il faut que je sorte un instant..... voulez-vous m'attendre ici, veiller sur mon père jusqu'à mon retour?

NICETTE. Mais très-volontiers..... Soyez tranquille, je vais me mettre là... à votre place. Justement, j'ai apporté mon rôle; je le lirai, comme fait maman quand elle lit un roman dans sa loge, et qu'elle regarde passer le monde pour tirer le cor-

Digitized by Google

don... Elle a toujours un œil sur son livre et l'autre sous la porte cochère...

(Pendant ce tems, Adèle a regardé son père avec angoisse. Elle n'a même pas entendu ce que Nicette lui a dit. Elle se retourne vers elle, et l'embrasse en sanglotant.)

ADÈLE. Ah! Nicette, que je suis donc malheureuse!

NICETTE. Grand Dieu! qu'avez-vous, mademoiselle, comme vous tremblez!...

ADÈLE, *se remettant*. Rien, rien... Veillez bien sur mon père, Nicette; je reviens, je reviens à l'instant.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE III.

NICETTE, *seule*.

Ah! vraiment, je suis toute chagrine d'avoir vu Mlle Adèle comme cela!... Je l'aime tant!... elle est si douce et si bonne!... Il faut que j'aille voir un peu... (*Elle entr'ouvre la porte.*) Bon, il repose encore. Ce pauvre M. Brémont, comme il est changé!... ça fait peine... Je me rappelle toujours que, quand j'étais toute petite, il me faisait faire l'exercice avec Moustache, son chien caniche... ce pauvre Moustache!... j'ai été bien triste quand il est mort... c'était un si bon enfant de chien!... Alors M. Brémont n'était pas si malheureux qu'à présent. Et ce vilain avare de M. Ricourt, le propriétaire, qui veut absolument être payé..... il dit qu'il va les renvoyer par huissier... Vieux grippesous, va, que je le déteste!... (*Pendant tout ce tems, elle examine tout ce qu'il y a dans la chambre. Elle n'aperçoit que des fioles vides, une bourse sans argent; elle la prend.*) Ah! je voudrais bien être riche, moi!... oui, mais ils n'accepteraient pas, eux... je les connais. (*Tout en parlant, elle ouvre la bourse.*) Rien, ô mon Dieu!... Est-ce qu'ils en seraient réduits... (*Elle glisse une pièce de quarante sous dans la bourse.*) Personne ne me voit, personne ne pourra se douter que c'est moi... (*Elle remet la bourse sur la cheminée.*) Si par hasard Mlle Adèle vient à m'en parler, je dirai que je ne sais pas, que j'ignore... On vient..... c'est elle sans doute..... Vite, reprenons mon rôle, faisons semblant d'étudier... cela me donnera une contenance.

SCÈNE IV.

ADÈLE, NICETTE.

(Adèle entre précipitamment; elle tombe sur une chaise, presque évanouie.)

NICETTE, *allant à elle*. Grand Dieu! qu'avez-vous donc, mademoiselle?

ADÈLE, *d'une voix éteinte*. Un peu d'eau, Nicette, un peu d'eau; je me sens mal...

NICETTE, *lui donnant*. Tenez, mademoiselle, tenez...

ADÈLE, *après avoir bu*. Merci, merci.

NICETTE. Eh bien!... commencez-vous à vous remettre un peu?... Etes-vous mieux?

ADÈLE. Oui, Nicette... beaucoup mieux.

NICETTE. Vous m'avez effrayée... mais enfin qu'avez-vous?

ADÈLE. Rien, ce n'est rien, une faiblesse... voilà tout.

NICETTE. Oh! je vous en prie... apprenez-moi vite...

ADÈLE. Ah! si vous saviez, Nicette..... mais non...

NICETTE. Eh quoi!... douteriez-vous de mon cœur?... parlez... parlez...

ADÈLE. Oui, je te dirai tout... car j'ai besoin d'une ame qui me comprenne, d'une voix qui me console... Sais-tu d'où je viens, Nicette?...

NICETTE. Achevez, je vous en conjure...

ADÈLE. Je viens de demander l'aumône!...

NICETTE. L'aumône!...

ADÈLE. Tiens!... vois-tu cet argent?... (*Elle lui montre une pièce de cinq francs.*) On vient de m'en faire l'aumône!... car j'ai beau vouloir me le dissimuler... c'est bien l'aumône que l'on m'a faite... j'en ai été réduite là...

NICETTE. Est-il possible!...

ADÈLE. Ainsi donc, j'aurai encore un jour, deux jours, où rien ne lui manquera..... rien de ce qui fait vivre..... et à quel prix, grand Dieu!... Et j'ai eu la force de me tenir debout devant celui que j'implorais...

(Elle tombe assise.)

NICETTE, *allant à elle*. O mon Dieu!... mon Dieu!...

ADÈLE. J'étais là, dans la rue, cherchant des yeux l'homme qui m'inspirerait assez de confiance pour aller à lui en lui tendant la main... et déjà vingt fois j'avais senti mon courage défaillir, quand tout-à-coup, au milieu d'un cercle de jeunes gens debout sur le seuil d'un café, j'aperçus un jeune homme à l'expression douce et bienveillante... Ah! que le désespoir donne souvent de force et de courage! Je marchai droit à lui sans faire attention à tous ceux qui l'entouraient... Je le priai de me suivre à l'écart, et alors, d'une voix presque éteinte par les sanglots, j'osai lui dire: Monsieur, prêtez-moi cinq francs!... A cette demande inattendue, je vis d'abord l'étonnement se peindre sur sa figure;

Digitized by Google

mais soudain un nuage vint obscurcir mes yeux... tout s'effaça..... et je restai devant lui, pâle, fixe, immobile... Me voyant si faible et si défaillante, il me prit la main pour me soutenir, m'offrit son bras..... il voulait me donner sa bourse tout entière... Oh! alors, je retrouvai toute ma force pour refuser... Je lui demandai son nom, son adresse..... (*Elle la cherche sur elle.*) Où est-elle?... qu'en ai-je fait?... ah! la voici!... « Anatole de Mibray, rue d'Antin, 20. » Je me hâterai de lui rendre cet argent, je travaillerai..... Enfin, en m'éloignant, en passant devant ses amis, qu'il venait de rejoindre... j'ai cru voir sur leurs lèvres un sourire..... C'est que sans doute ils m'auront prise pour une de ces femmes qui se jettent à la face du premier venu... Ils auront pensé que c'était un vain prétexte... il n'auront pas cru que la misère seule m'avait réduite à cette pénible extrémité... Et pourtant une pauvre fille qui demande l'aumône pour son père ne peut être confondue avec ces femmes avilies, perdues... il doit y avoir là, sur son front, dans ses regards, quelque chose qui impose et qui dise: Elle est pure, innocente... respectez-la!... respectez-la!...

(Elle tombe accablée.)

NICETTE. Calmez-vous, je vous en conjure; vous vous rendrez malade.

ADÈLE. Tu as raison... je vais me calmer, car j'ai trop besoin de toutes mes forces maintenant.

NICETTE, *avec effusion.* Ah! mademoiselle, pourquoi suis-je pauvre aussi?...

ADÈLE. Bonne Nicette!...

NICETTE. Mais je travaillerai avec vous, je vous aiderai, je partagerai vos souffrances, je vous consolerai, je serai votre sœur, ne pleurez pas... ne pleurez pas...

(Elle essuie les larmes qui coulent des yeux d'Adèle.)

ADÈLE. Nicette, je vous en conjure, que jamais personne ne se doute de cette affreuse position, pas même votre père..... Qui sait? j'attends une lettre de mon oncle dont nous avons imploré l'appui, et peut-être...

NICETTE. Soyez tranquille, mademoiselle, jamais un seul mot, je vous comprends bien...

ADÈLE. Silence!... j'entends mon père... oui, c'est lui, laisse-nous, Nicette, laisse-nous...

NICETTE. Allons, au revoir, mademoiselle Adèle, au revoir, je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ADÈLE, *seule.*

ADÈLE. Vite séchons mes larmes, que le sourire renaisse sur mes lèvres..... que mon père ne se doute de rien... hélas! (*Son père paraît sur le seuil de la porte.*) Vous voici, mon père?

SCÈNE VI.

ADÈLE, BRÉMONT.

BRÉMONT. Oui, ma fille...

ADÈLE. Comment vous trouvez-vous?

BRÉMONT. Mieux, mon enfant, mieux. J'ai voulu te surprendre... tu vois, la santé revient un peu... Tiens, j'irai jusqu'à mon fauteuil sans avoir besoin de ton bras... Et cette pauvre jambe maltraitée d'une balle il y a quelque vingt-cinq ans..... Eh bien! la voilà qui fait son service mieux que la semaine passée. (*Il s'assied.*) Ah! me voilà! viens ici, ma fille, ma bonne Adèle, viens t'asseoir auprès de moi..... (*Elle s'assied.*) Mon Dieu! comme tu as l'air souffrant... comme tes joues sont amaigries depuis quelque tems!... tu fatigues trop, ma fille... Hier, je me suis éveillé au milieu de la nuit, tu n'étais pas encore couchée; tu travaillais sans doute... je ne veux pas de cela, Adèle, je ne le veux pas..... entends-tu!... puisque tu me dis que ton ouvrage est bien payé, il est inutile de t'épuiser ainsi... tu finiras par te rendre malade.

ADÈLE. Non, mon père... au reste, je suis jeune, forte, vous vous inquiétez à tort...

BRÉMONT. Bonne Adèle, tu es l'orgueil, le soutien de ma vieillesse... oh! c'est que sans toi je ne sais trop ce que je serais devenu... cette fortune que nous avons possédée jadis, je l'ai vue se perdre, un misérable m'a tout enlevé; tu étais encore tout enfant... Mes services à l'armée sont restés sans récompense; et maintenant, au lieu de cet avenir que mes espérances embellissaient pour toi, c'est de ton travail, c'est de tes veilles, que je m'appuie pour traîner jusqu'à la fin cette existence inutile... mais tu en seras récompensée, mon enfant; le ciel te tiendra compte de ce que tu fais pour ton père... viens, embrasse-moi, ma fille!...

ADÈLE. Voyons, ne pleurez pas, mon père!...

BRÉMONT, *se remettant peu à peu.* Dis-moi, Adèle, et mon frère?... as-tu porté chez lui cette lettre?..... que t'a-t-il répondu?

Digitized by Google

ADÈLE. Il était sorti, mon père, je l'ai remise à son portier.

BRÉMONT. Que le ciel lui inspire une généreuse résolution! mais je crains bien que son ame ne se soit endurcie dans ces spéculations commerciales à travers lesquelles il poursuit la fortune...

ADÈLE. Pourquoi vous tourmenter, mon père?... attendez... qui sait?...

BRÉMONT. Tu as raison... tiens, ne pensons pas à tout cela, c'est trop pénible... Adèle, voilà bien long-tems que nous n'avons reçu des lettres de Paul... quel brave et digne jeune homme!..... S'il était ici, avec quel zèle il partagerait avec toi la tâche que tu accomplis si courageusement! Mais il nous reviendra bientôt, va, ma fille... et ce sera pour ne plus nous quitter, comme il nous le disait la dernière fois qu'il nous a écrit... Il reprendra son état... il reviendra pour t'épouser, car il t'aime toujours..... tu seras heureuse avec lui; vous avez été élevés ensemble..... tu connais son caractère et son cœur..... Il tient bien de son père... ce brave Joubert, mon compagnon, mon ami, qui, tué à mes côtés dans la sanglante déroute de Russie, me le légua pour fils sur le champ de bataille... Paul a grandi avec toi... et la plus douce consolation de ma vieillesse, c'est de songer que ce nom de fils, que je me plaisais à lui donner, tu le consacreras à jamais en t'unissant à lui.

ADÈLE. Oh!... oui, mon père..... c'est avec joie que je le prendrai pour mari... car une femme ne pourra être qu'heureuse avec lui... je l'aime déjà comme un frère, il me sera facile de le chérir comme un époux.

BRÉMONT. Oui, tu seras heureuse, ma fille, un jour plus pur renaîtra pour nous.

ADÈLE. Mon père, je vais ranger un peu votre chambre, car il ne faudra pas rester trop long-tems levé... vous n'êtes pas encore bien fort, cela vous affaiblirait trop... vous savez que le médecin l'a bien recommandé...

BRÉMONT. Il n'est pas encore venu aujourd'hui.

ADÈLE. Il m'a dit qu'il monterait ce soir en rentrant... Voici votre livre de prédilection: lisez un peu en attendant, j'aurai bientôt fini et je reviendrai de suite.

BRÉMONT. Va... ma bonne fille... va...

(Elle entre dans la chambre de son père.)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, *seul.*

Quel ange de candeur et de bonté!... Dans mes longues souffrances au moins, Dieu me l'a réservée comme la seule consolation qui pût me rattacher à la vie et me faire croire encore à l'espérance et au bonheur.

(Il lit.)

SCÈNE VIII.

BRÉMONT, NICETTE.

NICETTE, *entrant vivement.* Ah! bonjour, monsieur Brémont, vous voilà donc levé?.... cela va mieux, à ce qu'il paraît?

BRÉMONT. Oui, Nicette, un peu mieux, merci.

NICETTE. J'en suis bien aise... mais où est donc Mlle Adèle?

BRÉMONT. Dans ma chambre, qu'elle arrange.

NICETTE. Tenez, monsieur Brémont, voilà deux lettres pour vous, je me suis empressée de les monter, je vais aider Mlle Adèle, ce sera plutôt fait.

BRÉMONT. Merci, Nicette.

(Elle entre.)

SCÈNE IX.

BRÉMONT, *seul.*

Voyons. (*Il lit.*)

« Monsieur, je vous préviens qu'il m'est » impossible d'attendre plus long-tems; » je me vois donc forcé d'en venir à des » mesures rigoureuses... je viens de donner l'ordre à mon huissier d'agir dans » le plus bref délai..... ainsi, tenez-vous » pour averti.

» J'ai l'honneur, etc. »

O mon Dieu!... mon Dieu!...

Celle-ci!..(*Il ouvre l'autre lettre.*) De mon frère...

« Je suis désolé de ne pouvoir vous obliger; je suis moi-même excessivement » gêné... Croyez à mes regrets; je souffre » de votre position, mais il m'est impossible de la changer. »

(*Dans la plus vive agitation.*) Malédiction!... désespoir!... malheur!... Adèle... Adèle... ah! ah!...

(Adèle et Nicette sortent de la chambre avec empressement.)

SCÈNE X.

BRÉMONT, ADÈLE, NICETTE.

ADÈLE. Mon père... mon père!... mais qu'avez-vous donc?...

(Son père lui donne les lettres, qu'elle parcourt à la hâte.)

BRÉMONT. Tiens, vois, ma fille...

ADÈLE. Ah! je l'avais bien prévu...

BRÉMONT. Malheur!..... malheur!.....

Digitized by Google

Adèle !.... voilà toutes mes espérances détruites !... Mon frère est sans pitié... que ferons-nous, grand Dieu ?...

ADÈLE. Du courage, mon père !...voyez, je ne me laisse point abattre... je m'y attendais... Eh bien ! je travaillerai doublement.... Mais, répondez-moi, ne me regardez pas ainsi, revenez à vous.

NICETTE. Allons, monsieur Brémont, du courage, Mlle Adèle a raison. Il ne faut pas se laisser abattre ainsi...

BRÉMONT. Laissez-moi, laissez-moi... le dernier coup est porté... Pauvre Adèle!... Oh ! mais... ah ! mon Dieu !... ma tête.... comme je tremble!... que je souffre..... Ah ! je meurs ; ma fille, je meurs...

ADÈLE, *avec un cri déchirant.* Mon père!.. Nicette, je vous en prie, appelez du secours... Voyez si le médecin est rentré, priez-le de monter sur-le-champ! Hâtez-vous, Nicette.

NICETTE. Je cours, mademoiselle, je vais vous envoyer papa en même tems, et moi je vais revenir avec le médecin.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

BRÉMONT, ADÈLE.

ADÈLE. Mon père !..... Il ne m'entend pas..... il est toujours froid, immobile, glacé... Qu'ai-je donc fait, hélas !... pour être si misérable !...

SCENE XII.

BRÉMONT, ADELE, GOULET, *et ensuite* NICETTE *et* UN MÉDECIN.

GOULET. Eh bien !... qu'est-ce qu'il y a donc ?... Cette petite Nicette m'appelle comme une effarée..... Ah ! mon Dieu ! M. Brémont !...

ADÈLE, *allant au-devant du médecin, qui entre avec Nicette.* Ah ! monsieur, voyez... voyez mon père...

LE MÉDECIN, *l'examinant.* Qu'est-il donc arrivé?...Calmez-vous, mademoiselle, ce ne sera pas dangereux... une crise nerveuse... Tenez, faites-lui respirer ce flacon..... Voyez, il revient à lui, il ouvre les yeux... Allons, du courage, monsieur, du courage !

BRÉMONT. Ma fille !... où est ma fille ?...

ADÈLE. Dans vos bras, mon père !...

BRÉMONT. Ah ! viens sur mon cœur..... viens... laisse-moi pleurer, il me semble que je souffrirai moins après. C'est vous, docteur ?

LE MÉDECIN. Allons, mon cher voisin, il faut vous replacer sur votre lit..... le calme est indispensable... Je vais faire une ordonnance que vous suivrez exactement... Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire...

NICETTE, *lui montrant une écritoire et du papier.* Voilà, monsieur.

(Le docteur s'assied et écrit, Adèle reste debout derrière son père.)

GOULET. Appuyez-vous sur moi, père Brémont, et en deux tems vous serez là dedans. (*Passant son bras autour de lui.*) Là, comme ça ; voyez-vous que ça va tout seul : je vous le disais bien.

(Nicette l'aide aussi à marcher ; ils rentrent.)

SCÈNE XIII.

ADÈLE, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN. Voilà, mademoiselle ; occupez-vous-en de suite... Je monterai demain matin, et j'espère qu'il sera mieux.

ADÈLE. Je vous remercie, monsieur ; à demain, de bonne heure, n'est-ce pas ?...

LE MÉDECIN. Oui, mademoiselle, tranquillisez-vous : je viendrai exactement. Je réponds de votre père ; mais je dois vous le dire : éloignez de lui toute émotion forte et inattendue ; sans cela, je craindrais, faible comme il est, de le voir bientôt retomber plus dangereusement malade...

ADÈLE. Merci, monsieur... oh ! oui... j'y ferai bien attention.

(Le médecin sort.)

SCENE XIV.

ADÈLE, GOULET ET NICETTE, *sortant de la chambre.*

ADÈLE, *à Goulet.* Merci de vos bons soins ; je suis fâché de la peine que cela vous a donnée...

GOULET. Allons donc, mademoiselle, est-ce que ça vaut la peine d'en parler ?... Par exemple, c'est bien le moins qu'on s'oblige un peu.

NICETTE. A peine avons-nous eu le tems de le coucher, ce bon M. Brémont, qu'il s'est assoupi de suite... Tenez... voyez...

ADÈLE, *à Goulet.* Dites-moi, voudriez-vous me rendre encore le service d'aller en face chez le pharmacien, chercher ce que prescrit cette ordonnance, je ne puis y aller moi-même... je craindrais de laisser mon père seul...

GOULET. Volontiers, mademoiselle Adèle... C'est que... le pharmacien m'a dit, la dernière fois, qu'il ne voulait plus faire crédit.

ADÈLE, *lui donnant les cinq francs.* Ah ! tenez... tenez... de l'argent... en voilà. (*A*

Digitized by Google

part.) Que je suis heureuse!..... (*Haut.*) Mais, je vous en prie, hâtez-vous...

GOULET, *à part, en s'éloignant.* Ma femme va encore bougonner... c'est égal, ce ne sera pas du nouveau... elle ne fait que ça toute la journée.

NICETTE, *à Adèle.* Bonsoir, mademoiselle Adèle.

(Adèle reste immobile; ils sortent.)

SCÈNE XV.

ADÈLE, *seule.*

Que devenir à présent?... que faire?... Il faudra donc, si mon travail vient à me manquer long-tems encore, recommencer tous les jours à tendre une main suppliante!..... Ce n'est pas vivre que d'exister ainsi... la mort vaut cent fois mieux... Si je mourais avec mon père!... mais, grand Dieu! en aurais-je bien le courage?... Je ne sais, mais je frémis à cette pensée... et pourquoi donc frémir? Est-ce que ce n'est pas trop souffrir?... Est-ce que je n'ai pas le droit de me débarrasser d'un fardeau trop pesant pour mes forces, et sous lequel je succombe!... Est-ce que Dieu ne m'a pas abandonnée?... Mais quelle est donc cette voix qui, s'élevant tout-à-coup du fond de mon ame, vient murmurer à mon oreille... éternité, éternité!!! Ah! ma pensée m'épouvante, à présent!!! Pardon, pardon, mon Dieu... Ah! j'étais devenue folle... j'ai blasphémé.

(Elle tombe à genoux. — Elle entend le bruit que fait Goulet en entrant, et se relève précipitamment.)

SCÈNE XVI.

ADÈLE, GOULET, *entrant.*

GOULET. Mademoiselle, voilà ce que c'est... il y en a pour quatre francs dix sous. Et puis, dites donc, mademoiselle Adèle, il y a là quelqu'un qui demande à vous parler; que faut-il que je réponde? on attend sur le palier.

ADÈLE. A me parler, à moi?

GOULET. Oui, mademoiselle, faut-il dire d'entrer?...

ADÈLE. Quelque créancier sans doute, n'importe... oui, faites entrer, et priez d'attendre ici un instant. Je vais porter cela à mon père, et je reviens.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE XVII.

GOULET, *seul.*

GOULET. Ça m'a plutôt l'air d'un soupirant que d'un créancier... un créancier, ça ne vous lâche pas comme ça dix francs pour une simple commission... J'espère bien que Mme Goulet, mon épouse, sera satisfaite cette fois.... Elle qui gronde toujours, voilà de quoi lui fermer la bouche. Elle ne pourra pas dire que j'ai perdu mon tems, au moins.... Ah ça! mais qu'est-ce que je fais donc?... et ce monsieur qui attend! (*Allant à la porte.*) Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, Mlle Adèle va venir tout de suite... elle est là dans l'autre chambre... Si monsieur veut s'asseoir en attendant?...

ANATOLE. Merci, c'est inutile.

GOULET. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ANATOLE, *seul.*

ANATOLE. Moi, ici... Anatole de Mibray!... dans la mansarde d'une grisette! L'aventure est nouvelle pour moi... c'est peut-être pour cela qu'elle me sourit... Je suis las de ces amours de boudoir... de cette atmosphère ambrée... de ces meubles soyeux... de ces femmes aux toilettes de gaze et de satin... Qui sait! peut-être enfin trouverai-je ici un charme assez puissant pour me débarrasser de ce vague insupportable qui empoisonne mon existence depuis si long-tems!... Que n'ai-je pas fait déjà pour y parvenir?... Riche, j'ai jeté l'argent à pleines mains... J'ai changé d'amis et de maîtresses... J'ai voyagé... J'ai épuisé tour à tour toutes les jouissances de la vie... et toujours, toujours vainement!... Eh bien! puisqu'aujourd'hui le hasard a jeté cette jeune fille au-devant de mes pas, je veux en faire la conquête... Elle est jolie... on la dit sage... oui, vertu de grisette!... Enfin, nous verrons... Ah! la voici... Oui, vraiment, elle est fort jolie!... Mademoiselle...

(Il la salue.)

SCÈNE XIX.

ADÈLE, ANATOLE.

ADÈLE, *entrant et apercevant Anatole.* Ciel! vous, monsieur!

ANATOLE, *un peu troublé.* Excusez, mademoiselle, si je me suis permis de me présenter chez vous... mais quand vous êtes venue à moi, je vous ai vue si souffrante que je n'ai pu résister, je vous ai suivie... et...

ADÈLE. Monsieur, c'est mon père qui est malade et non pas moi.

ANATOLE. Votre père... que je suis donc

Digitized by Google

fâché, c'est vraiment avec peine!... Vous êtes donc seule avec lui?

ADÈLE. Oui, monsieur.

ANATOLE. Et vous n'avez pour appui, pour protecteur, que ce vieillard malade?

ADÈLE. Oui, monsieur, et nous vivons ainsi depuis long-tems... nous avons bien souffert... mon travail m'avait suffi jusqu'à ce jour et il m'a manqué tout-à-coup; aujourd'hui j'ai été réduite...

ANATOLE. Ah! mademoiselle, mais cette situation est horrible!... il faut la changer. Ne me refusez pas, laissez-moi vous obliger... Je bénis le hasard qui vous a adressée à moi, je veux vous aider.

ADÈLE. Monsieur, vous êtes trop généreux vraiment; mais moi, comment pourrais-je vous rendre...

ANATOLE. Me rendre!... mais, mademoiselle, je serais désolé de vous voir vous gêner pour cela... Ne vous ai-je pas dit que j'étais riche, et, belle comme vous l'êtes, je me croirai toujours trop payé si vous me laissez espérer...

ADÈLE. Monsieur...

ANATOLE. Pourquoi donc vous fâcher, mademoiselle? Allons, mettez-y un peu plus d'abandon... regardez-moi d'une façon moins sévère.... daignez m'entendre... Attentif à vos moindres désirs, heureux de les prévenir... je veux...

ADÈLE. Assez, monsieur... assez, je vous prie, sortez d'ici à l'instant même.

ANATOLE. Ecoutez-moi, de grâce...

ADÈLE. Rien, monsieur, pas une parole de plus, je veux que vous sortiez.....

ANATOLE. Enfin...

ADÈLE, *avec dignité.* Ainsi donc, c'est pour un marché de honte et d'infamie que vous êtes venu ici?... Vous voulez acheter la fille presque sous les yeux du père... mais éloignez-vous... car s'il allait se réveiller, je serais assez vertueuse pour le tuer en lui demandant s'il accepte aussi, lui... Mais sortez donc... votre vue m'épouvante... sortez... m'entendez-vous?.....

SCÈNE XX.

LES MÊMES, UN CLERC D'HUISSIER.

LE CLERC. C'est bien ici que demeure M. Brémont?

ADÈLE. Oui, monsieur; que lui voulez-vous? je suis sa fille.

LE CLERC. Mademoiselle, voici une contrainte que je vous apporte de la part de M. Ricourt, votre propriétaire, pour que vous ayez à payer demain avant midi, ou à déménager, ne pouvant vous garder plus long-tems, et ayant disposé de votre logement.

ADÈLE. Demain, demain, monsieur! mais mon père est au lit, malade, presque mourant, comment voulez-vous que nous puissions déménager?...

LE CLERC. Mademoiselle, je suis vraiment fâché, mais nous n'agissons que d'après l'ordre de M. Ricourt. Voyez-le, tâchez d'obtenir du tems... c'est lui seul...

ADÈLE, *l'interrompant.* C'est bien, monsieur, c'est bien, je vous remercie...

LE CLERC. Je vous salue, mademoiselle.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

ANATOLE, ADÈLE.

ANATOLE, *posant sa bourse sur une table.* Mademoiselle, ce n'est plus à vous, mais à votre père que j'offre cet argent... vous ne pouvez, vous ne devez pas le refuser... (*A part.*) C'est un ange!

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XXII.

ADÈLE, *prenant vivement la bourse et courant vers Anatole qui a disparu.*

Non! non!... cet argent!..... reprenez-le... tenez.. le voilà! je n'en veux pas... (*Elle jette la bourse par terre.*) Mais grand Dieu!... demain... mon père... à l'hôpital!... (*Ressaisissant la bourse qu'elle serre contre son cœur avec désespoir.*) Oh! non! non!... je ne veux pas qu'il aille à l'hôpital... je ne le veux pas!...

(Elle tombe épuisée, la tête cachée dans ses mains.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

La mansarde du premier acte, mais agréablement meublée. — Une petite bibliothèque, quelques gravures, etc.

SCENE PREMIÈRE.

BRÉMONT, *seul, assis dans un fauteuil auprès du feu, et posant son livre.*

Assez lu pour aujourd'hui !... ah !... ce feu me fait du bien ; je me trouve tout rajeuni, et il me semble que cette maudite maladie m'a quitté depuis long-tems... Sans les ordres sévères du docteur, je profiterais volontiers de ce beau soleil pour me promener un peu... mais il faut rester ici ; Adèle le veut d'ailleurs, et que ne ferais-je pas pour plaire à cette chère enfant ?... ah ! oui, bien chère ! la bonne fille ! de quels soins elle m'a entouré ! En vérité, j'aurais eu du regret à quitter la vie, puisqu'il fallait m'en séparer... Déjà cinq heures, et elle n'est pas encore rentrée ! Ce retard commence à m'inquiéter... Bah !... peut-être quelque surprise qu'elle me prépare encore..... car véritablement cette mansarde qui était si pauvre, est devenue toute gentille, et le vieux lieutenant Brémont s'y donne des aises, comme un colonel en retraite.

SCENE II.

BRÉMONT, NICETTE.

NICETTE, *entrant.* Ah ! bonjour, monsieur Brémont... bonjour !

BRÉMONT. Bonjour, ma petite Nicette !

NICETTE. Mlle Adèle n'est pas rentrée ?

BRÉMONT. Non, mon enfant, mais elle ne peut tarder... je l'attends.

NICETTE. Oh ! je ne suis pas pressée... si vous voulez, je vais vous faire compagnie jusqu'à son retour.

BRÉMONT. Mais très-volontiers... Tu sais que je t'aime bien.

NICETTE. Et moi aussi, allez..... Dites-moi donc, monsieur Brémont, est-ce que Mlle Adèle ne vous a pas dit que c'était pour ce soir ?...

BRÉMONT. Pour ce soir !... quoi donc ? que veux-tu dire ?..... je ne te comprends pas.

NICETTE. Comment ! comment !... vous ne savez pas ?... c'est ce soir que je débute au théâtre de l'Ambigu.

BRÉMONT. Ah !... c'est pour ce soir.

NICETTE. Oh ! mon Dieu oui... c'est fini ! il n'y a plus à reculer maintenant ; c'est ce soir que je joue mon fameux rôle de Fifine, car je m'appelle Fifine dans la pièce... c'est un drôle de nom, n'est-ce pas ?... mais c'est égal, le rôle est joli, et c'est l'essentiel. J'ai bien peur, allez... le public est souvent bien gentil... mais il y a des fois aussi... Enfin, c'est égal. Dites-moi ; je suis montée pour voir si vous pouviez y venir avec Mlle Adèle ; je vous donnerais un billet sans droits !...

BRÉMONT. Eh ! ma pauvre enfant, tu sais bien que je suis enfermé ici comme un invalide..... le médecin me défend de sortir... et puis, le soir, vois-tu, je craindrais... je ne suis pas encore assez fort...

NICETTE. C'est vrai ! mon Dieu ! que j'en suis donc fâchée !

BRÉMONT. Si Adèle le désire, mon enfant, je consens volontiers à ce qu'elle y aille... ton papa l'accompagnerait.. cela la distrairait, cette chère fille.

NICETTE. Oh ! je suis bien sûre que sans vous elle ne voudra jamais...

BRÉMONT. Sois tranquille ; je tâcherai de lui faire entendre raison.

NICETTE. Quel bonheur !

BRÉMONT. Mais dis-moi, mon enfant,

Digitized by Google

depuis quelque tems j'ai remarqué dans Adèle une inquiétude, une tristesse qui m'affligent..... je sais qu'elle te confie tous ses petits secrets, car vous êtes deux bonnes amies..... veux-tu me dire ce qu'elle a?...

NICETTE. Dam! monsieur... vous savez bien... jusqu'à ce que vous soyez tout-à-fait rétabli, elle ne sera pas fort gaie.

BRÉMONT. Cependant je vais bien mieux et nous voilà maintenant plus heureux... Mon frère a eu pitié de toutes nos peines, et quand Adèle est allée auprès de lui, il y a quelque tems, pour tenter un dernier effort, il s'est laissé fléchir... il nous a généreusement secourus... ce bon frère!.....

NICETTE, *à part.* Je tremble toutes les fois que je l'entends parler de son frère.

BRÉMONT. Ah! qu'il me tarde de le presser sur mon cœur!... C'est sans doute pour se dérober à ma reconnaissance qu'il n'est pas venu me voir... mais il ne pourra s'y soustraire long-tems encore, car je veux absolument aller chez lui. Adèle prétend que je ne suis pas encore assez fort... elle me le défend, mais c'est égal, c'est une chose résolue... je vais lui écrire, lui annoncer ma visite pour dans quelques jours.

NICETTE. Cependant, monsieur...

BRÉMONT. Oh! je sais que tu vas me donner encore quelque raisons... Je te dis que c'est dans ma tête, et nous autres vieilles gens, nous ne renonçons pas volontiers à ce que nous voulons une bonne fois.

NICETTE, *à part.* Pauvre mademoiselle Adèle... elle est perdue!

BRÉMONT. Et puis, tu ne sais pas encore une bonne nouvelle?...

NICETTE. Non! qu'est-ce que c'est? dites-moi!...

BRÉMONT. Tu me promets de bien garder le secret? C'est à cette condition seulement que je te le dirai...

NICETTE. Dam!... ça dépend... Combien de tems faut-il le garder votre secret?...

BRÉMONT. Combien de tems?... je te dis qu'il ne faut pas en parler du tout! C'est une surprise qui fera le plus grand plaisir à Adèle.

NICETTE. Eh bien! alors, soyez tranquille... je réponds de moi... Qu'est-ce donc? dites!

BRÉMONT. Eh bien! c'est que Paul Joubert, le prétendu d'Adèle, que nous n'avons pas vu depuis cinq ans, va arriver... je l'attends d'un moment à l'autre.

NICETTE. Vraiment, il arrive... et comment savez-vous cela?

BREMONT. J'ai lu dans le journal que son régiment avait reçu l'ordre de se rendre à Paris, et d'après mon calcul, il ne peut tarder à arriver; comprends-tu maintenant pourquoi il faut te taire?...

NICETTE. Je me tairai, monsieur Brémont, soyez tranquille, je me tairai...

BREMONT. Cette chère enfant! je voudrais déjà la voir mariée. Ce serait pour moi une consolation, si en mourant je lui voyais un appui.

NICETTE. Allons donc! allons donc! à quoi allez-vous penser maintenant?... Est-ce que vous êtes si près de nous quitter! voyez donc, vous avez une mine superbe? Et puis comme je dis dans mon rôle de ce soir : « Au diable le chagrin! c'est lui qui nous tue... »

BREMONT. Ma foi, tu as raison... j'aurais tort de me plaindre... les tems ont été plus mauvais. En attendant le retour d'Adèle, je vais écrire ma lettre à mon frère... Ce sera bientôt fait, je reviens.

(Il entre dans sa chambre.)

SCENE III.

NICETTE, *seule.*

NICETTE. Là! j'étais bien sûre que cette idée lui viendrait... et cette pauvre Adèle s'y attend bien aussi... Que va-t-elle faire? oh! tout est perdu!... Et M. Paul qui va arriver à présent!... Non, je ne le lui dirai pas, elle a déjà assez de tourmens, sans que je l'afflige à l'avance. Enfin, quoi qu'il arrive, elle n'aura jamais de reproches à m'adresser... Ce n'est jamais par moi que l'on aura su le secret de Mlle. Adèle et de M. Anatole... Ah! mon Dieu! mon Dieu! je prévois bien des malheurs... mais n'importe, elle aura toujours en moi une amie, une sœur prête à la consoler et à partager ses chagrins.

SCENE IV.

ADÈLE, NICETTE.

NICETTE. Vous voilà, mademoiselle Adèle!

ADÈLE. Oui... où donc est mon père?

NICETTE. Là, dans sa chambre... il écrit à votre oncle.

ADÈLE. A mon oncle?

NICETTE. Il veut absolument aller le voir... lui exprimer sa reconnaissance... Il lui écrit en ce moment pour lui annoncer sa visite. Qu'allez-vous faire?... il faut le retenir....

ADÈLE. Le pourrai-je, s'il le veut abso-

Digitized by Google

lument? Tu vois bien que j'ai déjà vainement combattu cette idée... et puis, à quoi bon différer encore?... il faut que cette situation change... je lui avouerai tout...

NICETTE. Y pensez-vous?... Ah! je vous en prie, ne faites pas cela, attendez encore!...

ADÈLE. Attendre, dis-tu! quoi? que ma honte se dévoile un jour plus tard, peut-être?... Mais sais-tu bien qu'il y a des instans où moi-même je voudrais sortir à tout prix de cette incertitude? Sais-tu qu'il me vient souvent une terrible tentation de me jeter à ses pieds en lui disant: Mon père, tuez-moi de votre malédiction!

NICETTE. Grand Dieu! réfléchissez donc!

ADÈLE. Que veux-tu que je te dise, Nicette?..... parfois je me prends à regretter le tems où nous allions manquer de pain..., C'est un si lourd fardeau à porter que la honte!

NICETTE. La honte!... Ah! n'appelez pas ainsi votre dévouement... la honte!... mais vous n'avez à rougir devant personne, votre secret est renfermé là..... dans mon cœur, et vous savez bien qu'il n'en sortira jamais.

ADÈLE. Je le sais..., mais crois-tu qu'il n'y ait point d'autres supplices?... Ah! si tu savais, il y a une voix qui vous crie sans cesse et sans pitié... et cette voix, c'est la conscience... Une sorte de terreur vous environne... le remords est là... toujours debout, devant vous, qui vous domine et vous fait baisser les yeux... Chaque parole que vous entendez autour de vous, vous semble une cruelle allusion; chaque regard une insulte; le moindre sourire une raillerie... Je ne rentre pas ici sans trembler que mon père me crie anathème!... Ce n'est plus vivre! et je me tuerais, sais-tu, si, au milieu de ces tortures, la tendresse que j'ai pour mon père n'était encore plus forte que mon désespoir!...

NICETTE. Si vous saviez combien je souffre de vous entendre parler ainsi... de vous voir si malheureuse!...

ADÈLE. Je connais ton bon cœur... aussi n'ai-je pas hésité à te confier la situation où tu me vois... Je me sens un peu soulagée quand je pleure devant toi..... Enfin, quel parti prendre? que faire?.... Si cette lettre parvient à mon oncle, que répondra-t-il en voyant mon père lui parler de sa reconnaissance pour des bienfaits qu'il n'en a pas reçus?...

NICETTE. Cette lettre ne lui parviendra pas, il nous est facile de la retenir. Cherchez un prétexte pour l'empêcher de se rendre chez lui... Dites-lui qu'il a été obligé de s'éloigner de Paris tout-à-coup... n'hésitez pas!...

ADÈLE, *se jetant dans ses bras.* Bonne Nicette! tu ranimes mon courage..., j'attendrai encore, puisque tu le veux... Merci, mon Dieu! vous avez donc pitié de moi, puisque vous m'accordez quelqu'un qui compatit à ma douleur et vient me consoler!

NICETTE. Oui, toujours, toujours votre amie, votre sœur... Et M. Anatole, que dit-il de vous voir si malheureuse?...

ADÈLE. Hélas! je n'ai qu'un reproche à lui adresser, c'est qu'il ne sut pas être généreux... au reste, te l'avouerai-je, il ne m'a pas traitée comme une de ces femmes qu'on achète pour un peu d'or et qu'on oublie après, en les méprisant.

(On entend dans la coulisse Goulet qui appelle sa fille.)

NICETTE. Silence, mademoiselle Adèle! j'entends mon père.

SCENE V.

LES MÊMES, GOULET.

GOULET. Je vous demande pardon, mademoiselle Adèle! ah ça mais, qu'est-ce que tu fais, Nicette? tu as donc oublié qu'il faut que nous nous mettions en route? six heures viennent de sonner à notre coucou...

NICETTE. Eh bien! nous allons partir, mon père; me voici...

GOULET. J'espère, ma chère amie, que tu te rappelleras les conseils que je t'ai donnés sur ton rôle..... C'est que, voyez-vous, mademoiselle Adèle, comme je vous l'ai déjà dit, j'étais un amateur dans mon tems... j'avais de la comédie dans le sang... aussi, je suis fier de ma fille..... je suis content de la voir se mettre au théâtre... Sa mère ne voulait pas en entendre parler, elle voulait en faire une fleuriste!... une fleuriste! je vous demande un peu! allons, fi donc! Et puis moi qui suis fou de spectacle, je vais avoir des billets à présent... je ne serai plus obligé d'acheter des contremarques..... Ces scélérates de contremarques!... m'ont-elles fait avoir des scènes atroces avec mon épouse, Mme Goulet!... que voulez-vous? on ne se refait pas. Mais tiens, partons, ma chère amie, car la joie me ferait bavarder pendant une heure.

NICETTE. O mon Dieu! tenez! voilà la peur qui me prend.

GOULET. La peur? ah bien, par exemple!... quand je te dis que c'est bien, c'est que c'est bien... je m'y connais peut-être...

Digitized by Google

D'ailleurs, je serai là pour te soutenir... ainsi tranquillise-toi ! j'ai mis tout exprès ma redingote d'Elbeuf et la cravate blanche, parce que, dans un spectacle, quand on voit un homme bien mis applaudir, ça fait toujours plus d'effet ; ça décide les voisins à en faire autant... Allons, allons !... mademoiselle Adèle, je vous salue bien... viens, ma fille ! viens...

NICETTE. Me voici, mon père...

(Ils vont pour sortir ; Brémont paraît.)

SCENE VI.

LES MÊMES, BRÉMONT.

BRÉMONT. Dites-moi, père Goulet, vous accompagnez Nicette?

GOULET. Oui, monsieur Brémont...

BRÉMONT. Eh bien! voulez-vous me faire le plaisir de mettre cette lettre à la poste?

GOULET. Bien volontiers.

ADÈLE, *à part*. Grand Dieu !..... (*Bas à Goulet.*) Je vous en prie, gardez cette lettre, ne la mettez pas...

GOULET. Qu'est-ce que vous dites, mamzelle?... il ne faut pas...

NICETTE, *l'interrompant et prenant la lettre*. Donnez-la moi, monsieur Brémont, donnez !... je m'en charge... je la mettrai moi-même à la poste.

BREMONT. La voici !

NICETTE, *après avoir fait un signe d'intelligence à Adèle*. Venez, venez, mon père ! partons ! au revoir, mademoiselle Adèle !

BREMONT. Adèle, tu devrais accompagner Nicette ; le spectacle te distrairait.

ADÈLE. Non, mon père, une autre fois ; je préfère rester..... (*A Nicette.*) Du courage !...

NICETTE, *bas en l'embrassant*. Et vous aussi, vous me l'avez promis...

ADÈLE. J'en aurai.

GOULET. Monsieur Brémont... mademoiselle Adèle.... je vous salue.

(Ils sortent.)

SCENE VII.

BRÉMONT, ADÈLE.

(Après leur sortie, Adèle s'est dirigée lentement vers la table; elle a allumé une petite lampe et repris son ouvrage. Brémont s'assied dans un fauteuil auprès d'elle... Moment de silence.)

BRÉMONT. Tu travailles donc toujours, mon Adèle?

ADÈLE. Il le faut bien, mon père...

BRÉMONT. Mais pourtant cet argent que mon frère a envoyé devrait te donner quelque tems de repos et de tranquillité, il nous reste encore beaucoup.

ADÈLE. C'est vrai, mais n'importe !

BREMONT. Ainsi donc, mon enfant, cet hiver que nous avons tant redouté se passera sans que nous ayons à souffrir... Que serions-nous devenus? moi toujours malade, et toi n'ayant que ton ouvrage... C'est horrible d'y songer seulement... ne t'applique donc pas tant !... donne-toi quelque repos ! causons !...

ADÈLE. J'ai peu travaillé aujourd'hui, vous savez qu'il m'a fallu sortir.

BREMONT. C'est vrai !... où es-tu donc allée? tu es restée bien long-tems dehors?...

ADÈLE. Je... je suis restée auprès de Sophie Rénal.... vous savez, cette excellente femme qui m'a souvent procuré de l'ouvrage... Je suis fâchée...

BREMONT. Bien ! bien !... Adèle, ce n'est pas un reproche que je prétends te faire... Dieu me garde d'user envers toi d'une autorité aveugle... La sévérité d'un père a ses écueils... D'ailleurs, mon enfant, je sais que ce n'est pas toi qui pourrais oublier les bons préceptes que ta mère te répétait à son lit de mort... Je sais que tu te souviendras toujours des paroles de ta prière de chaque soir... « Ma mère, vous n'aurez jamais à rougir de moi, là-haut dans le ciel !...

ADELE, *en pleurant*. Ma mère !...

BREMONT. Eh bien ! qu'as-tu donc, ma fille? est-ce que je t'ai affligée? oh ! pardonne-moi, je ne l'ai pas voulu... Je ne me plains pas, je serais injuste si je me plaignais... Pourquoi donc pleurer? tu détournes la tête, tu repousses ma main qui cherche à t'attirer... tu ne me réponds pas... pourquoi? qu'as-tu donc?

ADELE. Je n'ai rien, mon père...

BREMONT. Je t'en prie, parle-moi... S'il faut te dire vrai, depuis quelque tems ta tristesse m'afflige... Il n'y a qu'un instant, je demandais à Nicette si elle en connaissait le motif... elle n'a pu me répondre, mais tu me le diras, toi ! Parle à ton père qui te chérit, qui t'aime.

ADELE. Que voulez-vous que je vous dise? le souvenir de ma mère... voilà tout... Voyez, je ne pleure plus..... je suis heureuse.

BREMONT. Tu me trompes, ma fille...

ADELE, *frissonnant*. Comment, mon père ! que voulez-vous dire?

BREMONT. Tu me caches quelque chose... Pourquoi ne pas te confier à ton père?... doutes-tu de mon cœur?

ADELE. Oh ! non, mon père !... je vous l'ai dit, ce n'est rien... (*A part.*) Ah ! qu'il

Digitized by Google

m'en coûte!.. mais je n'oserai jamais, je ne puis...

BREMONT. Je n'insiste plus, ma fille, je veux tout devoir à ta confiance, rien à mon autorité. Je te crois... n'en parlons plus.

(Il se met à lire : Adèle brode un instant, puis elle quitte son ouvrage et considère son père avec angoisse.)

ADELE, *à part*. Chacune de ses paroles a brisé mon cœur... je n'aurais jamais cru avoir autant de courage. O mon Dieu! quand je paraîtrai devant vous, je trembler ai moins qu'en présence de ce veillard... Si je lui apprenais cet horrible secret!... Mais que serait-ce donc si une bouche étrangère venait un jour à le lui révéler... car je ne puis espérer qu'il l'ignorera longtems encore. O mon Dieu! vous qui avez permis cette faute, donnez-moi au moins les moyens de la cacher à mon père!... Accablez-moi, mais, mon Dieu! prenez pitié de lui. (*Elle veut reprendre son ouvrage, le laisse tomber et regarde de nouveau son père, qui lit avec attention.*) Mon père!...

BREMONT. Que veux-tu, ma fille?..

ADELE. Que lisez-vous donc?... ce livre paraît vous occuper beaucoup...

BREMONT. C'est vrai, je relis un passage qui m'a toujours vivement frappé...

ADELE. Ce passage, quel est-il?...

BREMONT. C'est celui où Virginius poignarde sa fille plutôt que de la voir déshonorée...

ADELE. Tuer sa fille! Est-ce que vous le pourriez, vous, mon père?

BREMONT. Si j'avais à choisir entre la mort ou son déshonneur, oui, j'en aurais le courage.

ADELE, *après une pause*. Cependant, si des circonstances..... des événemens plus forts que la volonté... si un dévouement immense...

BREMONT. Comment?..... que veux-tu dire?

ADELE. Tenez, mon père, on me racontait dernièrement une histoire qui m'a fait venir un doute que je voudrais bien voir éclairci; écoutez bien!...

BREMONT, *quittant son livre*. Voyons, ma fille...

ADELE. Une pauvre femme, bien à plaindre, bien malheureuse, voyait quelqu'un qu'elle aimait de toute son ame, son fils, je crois... non, c'était son vieux père, malade et promis à la mort, à la mort qu'elle ne pouvait éloigner, car elle manquait de tout... On lui offrit les moyens de le sauver, mais hélas! à une condition terrible..... elle devait sacrifier son honneur.

BREMONT. Il fallait qu'elle le laissât mourir...

ADELE. Pourtant, Dieu sait quelles furent les angoisses de cette pauvre femme, et au milieu de quelles tortures le démon lui montrait la seule voie de salut qui lui restait!

BREMONT. Il fallait qu'elle le laissât mourir, te dis-je; il fallait mourir avec lui. Il vaut mieux tomber d'inanition et de douleur sur le cadavre de son père que de se relever la rougeur au front pour ressaisir une existence à jamais flétrie...

ADELE. Je vous crois, mon père... je vous crois..... Elle pensa tout cela aussi, cette jeune femme, car elle était vertueuse, et pourtant elle ne le fit pas!..... Hélas! c'est qu'une voix plus forte parlait sans doute à son ame et lui criait de sauver son père... Elle le sauva!... se promettant de lui cacher toujours cet affreux secret, et se condamnant, elle, à une existence de remords et de douleurs.

BREMONT. La malheureuse! je la plains! les remords n'effacent pas la honte.

ADELE. Eh! quoi?...

BREMONT. Je suis bien sûr que toi, Adèle, tu n'aurais jamais voulu me sauver à ce prix...

ADELE. Moi?...

BREMONT. Je te connais bien..... tu ne l'aurais pas voulu, tu sais que je t'aurais maudite mille fois... que je me serais tué à l'instant où je l'aurais appris, pour me débarrasser de cette existence d'opprobre et d'infamie...

ADELE, *à part*. Je n'achèverai pas!... je ne dois pas achever!... (*Après une pause.*) Vous m'aimez toujours bien, n'est-ce pas? vous êtes heureux quand je suis ainsi, ma tête sur vos genoux, mes mains dans les vôtres!..

BREMONT. Si je suis heureux!..... si je suis heureux!..... n'es-tu pas tout mon bonheur?...

(On entend vivement frapper à la porte. Paul crie dans la coulisse.)

PAUL. C'est moi!..... ouvrez!..... me voici!...

BREMONT. C'est lui!... c'est Paul!...

ADELE. Paul!... grand Dieu!...

(Paul se précipite et les presse sur son cœur.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL. Oui, c'est moi, mon père, Adèle! Mon bon père! oh!... laissez-moi vous donner toujours ce nom..., mon

Digitized by Google

père !... Adèle... ma bien-aimée, que je suis heureux de vous revoir, de vous presser sur mon cœur !..,

BREMONT. Te voilà donc, enfin?

PAUL. J'ai voulu vous surprendre... Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai ?...

BREMONT. Si fait : je savais bien que ton régiment devait se rendre à Paris; mais tu nous arrives si brusquement... j'en suis encore tout saisi... Approche donc, que je te regarde à mon aise, que je t'embrasse encore...

PAUL. De tout mon cœur !...

BREMONT. Comme te voilà changé?

PAUL. Dam !... c'est que voilà cinq ans que nous ne nous sommes vus, et l'on change en cinq ans... et puis, l'uniforme, la moustache... cela vous donne tout de suite un air... Ah ! ça, mais, et vous, mon père, vous avez été bien malade, vous avez beaucoup souffert... allez-vous mieux enfin?

BREMONT. Va, mon garçon, j'ai bien cru que c'en était fait de moi... que je ne te verrais plus; je me préparais à passer l'arme à gauche, à aller rejoindre ton père, ce brave Joubert, qui m'attend là-haut... Mais j'en ai rappelé, grâce aux soins de cette chère Adèle.

PAUL, *à Adèle.* Toujours aussi bonne, aussi jolie qu'autrefois.

BREMONT. C'est un ange! Si tu savais, Paul, de quels soins, de quelle tendresse elle m'a entouré pendant ma longue maladie !

ADELE. Mon père !...

BREMONT. Pourquoi donc, ma fille ? c'est la vérité... Je dois te rendre justice, tu le mérites... Ne baisse donc pas ainsi les yeux ! pourquoi rougir ? Je veux que Paul soit fier de toi, qu'il sache tout ce que tu vaux.

ADELE. Je vous en prie, mon père... (*A part.*) Ah ! que je souffre !... ses paroles me tuent.

PAUL. Chère Adèle! c'est du bonheur pour moi que de vous entendre louer ainsi... Je désirais tant vous revoir... vous me manquiez depuis si long-tems !...

BREMONT. Dis-moi, restes-tu avec nous ?...

PAUL. Je n'ai pu obtenir qu'une permission de quinze jours; vous savez que j'ai encore une année à faire, mais j'ai lieu d'espérer que je ne vous quitterai plus, et que pendant ces quinze jours je pourrai réussir à me faire donner mon congé définitif.

BREMONT. Vraiment, tu l'espères, et comment cela ?...

PAUL. Je reviens avec des lettres de recommandation de personnes puissantes qui s'intéressent à moi.

BREMONT. Ah ! quel bonheur si tu pouvais réussir !..

PAUL. Je réussirai, j'en ai bonne idée, vous dis-je... Ils ont tout fait au régiment pour me détourner de ma résolution... On me faisait espérer de l'avancement; mais bath !.. je me suis dit, au diable l'uniforme ! j'en ai assez comme cela... je suis trop heureux de redevenir bourgeois... Vous savez bien que si je vous ai quittés, ce n'a pas été de ma faute. Il a fallu payer ma dette au pays... le sort m'a désigné, je suis parti... A présent je suis à peu près quitte, et à vrai, dire, je n'en suis pas fâché... Cependant je n'ai pas perdu mon tems au moins là-bas... J'ai étudié, j'ai cultivé mon esprit.. je vous reviens toujours un peu mauvaise tête, mais néanmoins meilleur que quand je vous quittai.

BREMONT. Et tu n'es que sergent?

PAUL. Que voulez-vous, on ne va pas vite aujourd'hui..... ce n'est pas comme de votre tems, on ne trouve plus d'occasions de se faire tuer... il a bien fallu aller patiemment son chemin... A présent il n'y a plus de boulets qui vous apportent des épaulettes d'argent en place des épaulettes de laine... La croix d'honneur, on ne peut plus la gagner sur le champ de bataille ! Tenez ! c'est fini, le métier est gâté : Napoléon l'a enterré avec lui !...

BREMONT. C'est vrai, morbleu ! c'est vrai ! ce que tu dis là !... Au moins un autre bonheur t'attend ici...

PAUL, *allant à Adèle.* Je n'ai jamais rêvé que celui-là... Et vous, Adèle, avez-vous toujours pensé à moi ? me revoyez-vous avec plaisir et bonheur! Qu'avez-vous donc ? comme vous voilà triste et réfléchie !

ADELE, *affectant de sourire.* Triste ! moi ! mais au contraire, je suis heureuse de vous revoir.

PAUL. Comme votre main tremble ! que vous êtes pâle !

ADELE. Je suis pâle ?... ce n'est rien... un reste d'émotion, votre arrivée si inattendue !...

PAUL. Ah ! tant mieux !... je craignais... (*Bas à Brémont.*) Que son accueil est froid !...

BREMONT. Oh ! ne t'inquiète pas, ce n'est rien ; Adèle est un peu souffrante en effet..... Cette pauvre fille, je lui ai tant coûté de peine ! et puis le souvenir de nos

Digitized by Google

malheurs... je te conterai tout cela demain.

PAUL. Eh bien, oui, demain nous reparlerons de tout cela... Moi aussi, j'ai mille choses à vous dire... bien des projets à vous confier...

BREMONT. Ecoute, Paul... en mettant sa main dans la tienne pour vous unir, je te la donnerai pauvre, mais elle a dans son ame des vertus qui valent bien la richesse.

PAUL. Dites qui valent mieux, mon père... d'ailleurs ce sera à moi de travailler en conséquence..... Je veux que ma femme soit heureuse et je ferai tout pour y parvenir. En me donnant quelque éducation, ne croyez pas que j'aie changé mes idées : l'ambition, l'orgueil, n'entreront jamais dans mon ame... Je puis me créer un sort indépendant, en reprenant mon premier état... c'est ce que je ferai... je pourrais parvenir peut-être avec le tems à débiter des paroles comme un avocat, ou à faire des malades comme un médecin; au lieu de cela, je taillerai des pierres chez un bijoutier... ce qui ne m'empêchera pas de porter la tête haute partout, parce qu'un ouvrier, qui est homme d'honneur, a ce droit-là tout comme un autre.

BREMONT. C'est bien, Paul; j'aime à t'entendre parler ainsi... tu seras heureuse, mon Adèle! heureuse comme tu le mérites.

PAUL, *à part*. La froideur d'Adèle m'inquiète... Qu'a-t-elle donc?

BREMONT. Mon garçon, je suis bien content de te voir, et cependant je vais être obligé de te quitter, car je ne suis pas encore bien fort, et ton retour m'a tellement agité que j'ai besoin de me remettre... je vais rentrer dans ma chambre.

PAUL. Mon père, je vais me retirer... après une étape de dix lieues on a besoin de repos, et franchement je me sens fatigué.

BREMONT. Tu reviendras demain, de bonne heure, n'est-il pas vrai?

PAUL. Oui, mon père, demain, de bonne heure; au revoir donc!

BREMONT, *à Adèle*. Viens, ma fille.

ADELE. Me voici, mon père.

(Ils sortent.)

SCENE IX.

PAUL, *seul*.

Non, je ne puis m'expliquer pourquoi Adèle m'a ainsi accueilli. Elle souffre... j'ai vu des larmes dans ses yeux; son agitation n'a pu m'échapper... Son père se trompe, ce n'est pas seulement le souvenir des malheurs qu'ils ont essuyés qui donne à Adèle cet air de souffrance et de préoccupation... Mon Dieu!... est-ce que ma présence... je l'aime tant! s'il me fallait apprendre que son cœur ne m'appartient plus... oh! non! ce serait trop affreux!... En la revoyant, je l'ai trouvée plus belle encore qu'aux jours de notre enfance : j'ai senti mon cœur tressaillir, agité par l'amour... Mais cinq années d'absence... et elle était si jeune encore... Non, je ne m'éloignerai pas, il faut que je lui parle, que je sorte de cette incertitude cruelle... la voici! (*Allant à Adèle.*) Adèle!

SCENE X.

PAUL, ADÈLE.

ADELE. Je vous croyais parti, Paul?

PAUL. En effet, j'allais me retirer, mais j'ai désiré auparavant avoir avec vous un instant d'entretien.

ADELE. Que me voulez-vous?

PAUL. Pourquoi vous tenir ainsi éloignée? Donnez-moi votre main, Adèle... vous savez bien qu'elle sera pressée dans celle d'un ami... Pourquoi me regardez-vous ainsi? vous voilà toute timide comme devant un étranger.

ADELE. Un étranger, Paul!... oh! vous ne le pensez pas...

PAUL. Non; je serais trop malheureux, si je le croyais un instant... mais pourtant ce n'est pas ainsi que je m'attendais à vous retrouver..... Vous savez bien que je ne cache pas mes pensées... laissez-moi donc vous dire que votre accueil a froissé mon cœur... Paul, votre ami d'enfance, celui qui a toujours espéré un titre plus doux encore... oh bien! que vous a-t-il fait pour mériter votre indifférence? Tout à l'heure, devant votre père, je n'ai pas voulu vous en demander la cause, mais pourtant je souffrais bien... Adèle, ces rêves de bonheur que j'avais nourris dans mon ame, me faudrait-il donc les voir se dissiper? dites-moi, avez-vous oublié combien nous nous sommes aimés autrefois?

ADELE. Je n'ai rien oublié, Paul, je vous aime toujours... n'êtes-vous pas mon frère?...

PAUL. Oh! mais je voulais une autre réponse... mes lettres le répétaient sans cesse à votre père... vous savez bien quel titre je venais réclamer aujourd'hui..

ADELE. Paul, je vous en prie, ayez pitié de moi... je suis bien malheureuse...

PAUL. Vous malheureuse!... que j'aie pitié de vous, avez-vous dit?..... mais pourquoi me parler ainsi?... qu'avez-vous?

Digitized by Google

ADELE. Si vous saviez... .

PAUL. Parlez ! c'est donc moi qui vous fais souffrir ?... vous détournez les yeux sans me répondre... oui, je le vois... je comprends tout maintenant, mes craintes se réalisent... il me faut renoncer à mes illusions d'autrefois... vous avez oublié celui qui s'éloigna de vous... et un autre, sans doute...

ADELE. Un autre !...

PAUL. J'ai dit vrai, n'est-ce pas ? cette pâleur et ce frémissement me l'attestent. Grand Dieu ! vos genoux chancellent..... Adèle !... Adèle !... qu'avez-vous donc ? pourquoi cet égarement ?... un secret veut s'échapper de votre cœur..... pourquoi le retenir ? ah ! parlez, je vous en conjure ; cette incertitude me tue... au nom de votre mère...

ADELE, *avec effroi*. Ma mère!... ne parlez pas d'elle, son nom m'épouvante...

PAUL. Que dites-vous, Adèle ? je tremble de vous comprendre, votre raison s'égare...

ADELE. Non, je ne suis pas folle... plût au ciel que je l'eusse toujours été !... Oh ! ma tête !..... c'est que mille idées confuses s'y heurtent à la fois... Si je pouvais mourir !...

PAUL. Mourir !..... vous !... mais quel horrible mystère !... par pitié, expliquez-vous ! dites-moi...

ADELE. Eh bien ! oui, je vous dirai tout, il le faut d'ailleurs !..... Paul, vous êtes trop noble et trop généreux pour moi... vous voulez me donner le nom de votre femme, moi je ne dois pas y consentir... je le refuse, je ne mérite pas de le porter... je suis déshonorée !...

PAUL. Déshonorée !... vous, Adèle !...

ADELE. Comprends-tu maintenant pourquoi je ne me suis pas jetée dans tes bras avec amour et bonheur quand tu es arrivé ?... pourquoi ce désespoir qui a pâli mon visage, déchiré mon ame et me tue lentement !..... le comprends-tu maintenant, dis ! le comprends-tu ?

PAUL. Adèle !... Adèle !... est-ce bien toi qui me parles ? je ne suis point le jouet d'une horrible vision ?..... Toi, déshonorée ! oh ! oh ! malédiction !..... malédiction !...

(Il tombe anéanti.)

ADELE. Paul ! écoute-moi par pitié !...

PAUL. Oh ! laisse-moi! va-t'en ! va-t'en !

ADELE. Je suis à tes genoux... ne me repousse pas !... écoute-moi !... quelqu'horrible que soit cette révélation, je veux te la faire... il faut que je me délivre de ce poids insupportable sous lequel mon cœur gémit écrasé depuis trop long-tems..... écoute-moi, te dis-je, et peut-être me plaindras-tu après...

PAUL. Te plaindre !... Hâte-toi donc alors, car j'ai besoin de t'excuser, pour ne pas te haïr et te mépriser...

ADELE, *à genoux*. Eh bien ! dis-moi ; qu'aurais-tu fait si tu avais vu ton père se débattant contre une longue et cruelle agonie ? si, manquant de tout... sans rien... rien pour apaiser ses souffrances, pour éteindre la soif qui le dévorait dans sa fièvre brûlante ; si, après avoir employé toutes les ressources... la misère se fût montrée à toi si horrible et si poignante, qu'il t'eût fallu tendre une main suppliante, demander l'aumône... si l'on avait voulu te chasser du seul asile qui te restait, sans pitié pour un vieillard malade qui se mourait.... et si enfin quelqu'un se présentant tout-à-coup t'avait offert de l'or... de l'or, avec lequel tu pouvais l'arracher à cette mort certaine, qu'aurais-tu fais ? réponds ! T'en coûtât-t-il l'honneur, tu l'aurais accepté, n'est-ce pas ?... Eh bien ! c'est ce que j'ai fait ! au prix de mon honneur, je l'ai sauvé !

PAUL. Grand Dieu !...

ADELE. Trouve-tu maintenant que j'aie assez souffert... dis ? oh ! oui, bien assez, car depuis ce moment je dévore mes larmes et mes remords... mais le terme est enfin arrivé..... ma destinée va s'accomplir.

PAUL. Tes paroles m'épouvantent..... reviens à toi, Adèle ! tu formes un sinistre projet... je le vois... tu penses à mourir...

ADELE. L'ai-je dit ?... non !... non !... tu te trompes !... Vois-tu, ne fais pas attention à mes paroles... ma tête est perdue.

PAUL. Oh ! mais c'est affreux... horrible ! infâme... Et il existe... trois fois malheur sur lui !.. le misérable.. quel est-il ?... Où est-il donc, que je le brise, que je l'étouffe ! Je sens la rage qui fermente dans mon sein... qu'il me tarde de le voir, de lui parler face à face !... de lui demander compte de ton honneur... Oh ! son sang... tout son sang ne suffira pas pour éteindre la soif de vengeance qui m'anime et me dévore !...

(Il tombe épuisé sur une chaise.)

ADELE. Tu m'effraies à ton tour, Paul !... Pourquoi voir cet homme ? que lui diras-tu donc ? n'est-ce pas moi seule qui suis criminelle ? n'ai-je pas accepté ce pacte infâme ? S'il te faut du sang, tiens !... me voilà ! tue moi...

(Elle se jette à genoux.)

Digitized by Google

PAUL. Malheureuse!... ce n'est pas ta vie qu'il me faut!... Oh! le lâche... Tu ne lui as donc pas dit que tu m'appartenais... que je t'aimais, moi!... que je pouvais revenir enfin... Et déjà sans doute il t'a oubliée, méprisée!...

ADÈLE. Il en avait le droit, et il ne l'a pas fait... Que te dirai-je, enfin, je crois qu'il m'aime!...

PAUL. Il t'aime!... son nom?... Tu ne réponds pas... tu veux le dérober à ma fureur... mais je le découvrirai... Il t'aime, Adèle! je te le dirai demain!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un pavillon meublé avec élégance. On aperçoit un jardin dans le fond.

SCÈNE PREMIERE.

ANATOLE, *seul. Il achève d'écrire une lettre.*

Voilà... Ce cher oncle sera bien surpris; c'est une résolution à laquelle il est loin de s'attendre... Il dira que je suis fou... il va s'emporter contre moi..... mais n'importe: il faut que cela soit ainsi; car, je le sens, il y va du bonheur de ma vie.....

SCENE II.

ANATOLE, UN DOMESTIQUE, *puis* ALFRED.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Alfred de Saint-Remy fait demander si monsieur peut le recevoir?

ANATOLE. Faites entrer..... Justement, voici pour faire contraste un de ces philosophes de Tortoni, qui ne croient à rien, si ce n'est au scandale.

ALFRED. Enfin, monsieur, il est donc permis à votre meilleur ami d'arriver jusqu'à vous!... Il est fort heureux que les portes s'ouvrent quelquefois, pour laisser pénétrer jusqu'à votre retraite...

ANATOLE. Eh! parbleu! Alfred, tu le prends sur un ton singulier... mais qu'as-tu donc aujourd'hui?

ALFRED. Ce que j'ai?... trois mille francs à payer dans la journée; juge s'il n'est pas permis d'avoir un peu d'humeur.

ANATOLE. Il paraît que tu te maintiens dans tes bonnes habitudes... Voyons, combien te manque-t-il?... si je puis t'obliger...

ALFRED. Merci! j'ai écrit à une vieille tante qui doit m'envoyer la somme qu'il me faut. Mais c'est assez parler d'affaires... j'ai peu d'instans à te donner; ainsi, dis-moi, nous avons compté sur toi pour une partie qui fera du bruit et des jaloux... A deux heures, nous montons à cheval; quatre cavaliers, quatre amazones... des femmes charmantes, brunes et blondes, à choisir selon son goût!... Seras-tu des nôtres?

ANATOLE. Et peut-on savoir?

ALFRED. Quelles sont ces dames, n'est-ce pas?... attends... Il y en a une qui a des relations amicales avec un pair de France; une autre qui est veuve d'un colonel tué par les Bédouins... celle-ci plaide en séparation avec son mari... celle-là songe à se remarier...

ANATOLE. Je comprends...

ALFRED. Nous partons, nous courons dans le bois de Boulogne... et puis, un dîner fin, une soirée pleine d'enchantement. Eh bien! cela te sourit-il? Comment! tu restes là à m'écouter froidement, tandis que j'espérais éveiller ton enthousiasme!...

ANATOLE. Tiens, vois-tu, Alfred, je commence à me fatiguer de toutes ces fêtes qui te séduisent encore... Maintenant, je trouve monotonie où tu vois mouvement et

Digitized by Google

variété... Eh! que diable!... ce sont toujours des beautés très-humaines et promptement sensibles..... parce qu'elles nous voient en équipage... Nos promenades, ce sont toujours des courses à qui éreintera le premier son cheval..... et nos dîners, où nous n'arrivons au plaisir qu'à renfort de champagne!...

ALFRED. Mon ami, tu moralises à me faire peur! Eh! j'y songe!... est-ce que tu serais converti en un de ces dieux nouveaux qui prêchent dans les bazars; en un de ces prophètes qui dînent au restaurant et fument un cigare comme nous?... Le diable m'emporte! tu es tombé dans quelque corporation religieuse!...

ANATOLE. Allons! c'est assez de suppositions et de mauvaises épigrammes..... je suis amoureux!...

ALFRED. Amoureux!... oh! je conçois qu'on peut perdre la tête pendant vingt-quatre heures... mais une minute de plus, c'est tomber dans le ridicule, c'est se déshonorer!...

ANATOLE. Oh! pourtant, malgré tes plaisanteries, il en sera autrement... car, vois-tu, le sort m'a fait trouver, dans une pauvre mansarde, ce que j'ai vainement cherché dans nos salons... un dévouement qui ne va guère avec les robes de velours... une simplicité de cœur qui trop souvent disparaît sous le cachemire...

ALFRED. Sur mon honneur, tu es fou!... Il n'est pas possible!... une grisette... du sentiment... Mon cher ami, dans ton accès de fièvre, il ne te reste plus qu'à finir comme certains romans, par un mariage d'amour...

ANATOLE. Eh! mais, si j'y trouvais le bonheur, et si je remplissais un devoir tout à la fois, est-ce que tu me blâmerais?

ALFRED. Tu parles donc sérieusement?... Te marier;... allons donc, ce n'est pas possible!..... et avec une beauté de mansarde, avec une ouvrière!...

ANATOLE. Et pourquoi pas?

ALFRED. Ah! mon cher, nous ne sommes plus au tems où on faisait de ces coups de tête..... Epouser une simple grisette quand on a trente mille francs de rente!... allons donc!... Nous vivons à une époque où le système d'égalité est trop avancé pour qu'on tombe dans ces mésalliances!... Du tems de la poudre et des paniers, je ne dis pas... c'était alors de la nouveauté, et cela pouvait avoir sa couleur originale...

ANATOLE. Tu penserais autrement, si le hasard avait jeté au-devant de toi une jeune fille qui méritât d'être aimée...

ALFRED. J'avoue que jusqu'aujourd'hui j'ai rarement passé par cette épreuve.

ANATOLE. Si tu l'avais vue auprès de son père, que la misère tuait, séduisante et belle dans sa douleur et dans son désespoir... Et puis, vois-tu, cet amour qui n'était d'abord qu'une fantaisie, un caprice, est devenu nécessaire à ma vie; j'ai compris, auprès de cette jeune fille, que je l'aime assez pour braver les épigrammes et dédaigner les vains préjugés du monde, sur ce qu'on appelle une mésalliance.

ALFRED. Mon ami, je vois que c'est tout-à-fait romanesque... Je t'écoute parler, et j'ai peine à croire que c'est bien toi... il me semble rêver, sur mon honneur!... Quelle métamorphose!.. Toi, Anatole de Mibray!.. un des plus francs mauvais sujets de ma connaissance!...

ANATOLE. J'ai rougi de moi-même... je me suis maudit de n'avoir pas respecté son dévouement... Enfin, là où d'autres seraient tombées dans le vice, elle a su conserver toute la noblesse de son ame... Et moi je sens que le moment est venu de réparer dignement une erreur que je me reproche... Il est tems que je dise à ce monde qui ne m'a donné que vains plaisirs, à ces femmes qui m'ont souri et m'entouraient parce que j'étais prodigue... voici la femme que j'ai choisie; car j'ai compris tout ce qu'il y avait en elle de noble et d'élevé...

ALFRED. Tu me parles avec une chaleur qui m'a presque convaincu, moi l'ennemi déclaré du mariage... J'avais lu tout ce que tu me dis là dans des livres ou des nouvelles... Si jamais je me convertis, cette séance y sera pour beaucoup, car tu me fais l'effet d'un diable qui se jette dans le chemin du ciel, et véritablement tu prêches d'exemple, mon cher ami..... Mais que dira ton oncle?... ton oncle, si respectable par ses vertus et par son héritage? comment l'amener à consentir?...

ANATOLE. Bah! il faudra qu'il se laisse fléchir... Et d'ailleurs, que m'importe?... Ne suis-je pas mon maître, indépendant autant qu'il le faut?...

ALFRED. C'est vrai!... je voudrais en être là, au risque de me marier... Enfin, mon cher ami, nous n'en sommes pas au dénouement, je pense... Du reste, je vais te laisser seul, à tes réflexions; mes amis pourraient s'impatienter, et il me tarde de savoir, relativement aux mille écus, si ma tante a été sensible à des protestations qui auraient amolli ame d'un recors... Nous reviendrons te voir; et si tu tiens bon contre l'assaut que je veux encore te livrer, si tu persistes, malgré nos prières et nos

Digitized by Google

conseils... je te promets de te laisser faire... Et je vais plus loin, c'est moi qui serai garçon d'honneur! ce sera délicieux... J'ai une passion pour les fleurs d'oranger qui se détachent, pour les jarretières qui tombent, pour les jeunes filles qui regardent la mariée avec des yeux qui semblent dire : Quand viendra donc mon tour, hélas!

SCENE III.

ALFRED, ANATOLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur!.. quelqu'un est là qui désire vous parler.

ALFRED. Je te laisse... Au revoir... nous causerons de tout cela...

ANATOLE. Allons, au revoir donc. (*Au domestique.*) Faites entrer.

LE DOMESTIQUE, *au dehors*. Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer...

(Paul entre.)

SCENE IV.

PAUL, ANATOLE.

PAUL. C'est vous qui êtes monsieur Anatole de Mibray?

ANATOLE. Oui, monsieur, c'est moi.

PAUL. Monsieur, j'ai besoin d'avoir avec vous un instant d'entretien; mais ce que j'ai à vous dire exige que nous soyons seuls, absolument seuls.

ANATOLE. Nous le serons, monsieur..... (*Au domestique.*) Je n'y suis pour personne, entendez-vous... (*Le domestique sort.*) Vous voyez, monsieur, qu'on ne viendra pas nous interrompre; mais pourquoi tant de mystère, que me voulez-vous?

PAUL. Mon nom vous est inconnu; n'importe, si vous le souhaitez, je vais vous le dire : je m'appelle Paul Joubert; ce que je suis, simple sergent, comme vous pouvez le voir... Ce que je veux, je vais vous le dire, et vous comprendrez facilement, peut-être, que là où est venue la sœur, le frère peut bien y venir aussi, n'est-il pas vrai?...

ANATOLE. Monsieur, je ne vous comprends pas; veuillez donc vous expliquer plus clairement.

PAUL. C'est ce que je vais faire. Vous connaissez Adèle Brémont?...

ANATOLE. Pourquoi cette question?

PAUL. Répondez-moi, d'abord... Craindriez-vous de l'avouer, par hasard?...

ANATOLE. Craindre!..... Quoique je ne vous doive aucun compte, je veux bien vous répondre. Oui, monsieur, je la connais... Mais, à mon tour, je vous demanderai ce qu'il vous importe, à vous, que je la connaisse ou non?

PAUL. Ce qu'il m'importe?... cette jeune fille ne vous a jamais dit qu'elle eût un frère?

ANATOLE. Un frère!...

PAUL. Oui! un frère!... Eh bien! c'est moi qui le suis.

ANATOLE. Vous?...

PAUL. C'est un nom que j'ai le droit de me donner, parce que bien jeune encore, resté orphelin, je fus élevé avec elle par son père, qui m'adopta pour fils... Le sort qui m'arracha de leurs bras m'en tint séparé pendant long-tems..... Depuis hier seulement, je suis revenu au milieu d'eux, et après avoir pressé dans mes bras celui qui prit soin de mon enfance, je revis Adèle... Adèle que j'avais laissée heureuse et que j'ai retrouvée flétrie, souffrante, brisée par la douleur et la honte... Vous voyez que je sais tout, car elle m'a tout avoué, l'horrible situation où elle se trouvait, quand la fatalité la fit s'adresser à vous... vous lui donnâtes de l'or!..., de l'or!... que vous n'avez pas craint de lui faire payer au prix de son honneur... comprenez-vous maintenant pourquoi je suis devant vous? Vous devez bien voir qu'il y a là (*mettant la main sur son cœur*) quelque chose qui parle haut, et qui veut satisfaction!...

ANATOLE. Satisfaction!...

PAUL. Oui, c'est ce que je veux, c'est le seul motif qui m'amène ici, et je ne sortirai pas que je ne l'aie obtenue...

ANATOLE. Monsieur, je suis peu fait aux menaces, je vous en avertis; si j'écoutais mon premier mouvement d'indignation et de colère, il n'y aurait pas un mot de plus entre nous!...

PAUL. De l'indignation!... vous raillez sans doute... la colère je le veux bien... mais l'indignation!..... monsieur, ce n'est pas vous qui pouvez en avoir. Comment!... vous auriez donc voulu que je fusse venu à vous avec des paroles toutes polies comme vous pouvez en dire, vous autres gens du monde, même lorsqu'il s'agit de vengeance à accomplir? Non pas... je n'ai pas appris à traiter si froidement des questions d'honneur... je vous l'ai dit, entendez-vous!... Entre nous, il faut maintenant que le sort décide..... ah! vous avez pensé que vous iriez ainsi la prendre dans sa misère et dans son désespoir, que vous lui jetteriez le déshonneur et que tout serait dit?.. vous vous êtes trompé; cela ne sera pas, je vous le jure.

ANATOLE. Ecoutez-moi, monsieur, je

Digitized by Google

n'ai jamais compris la faiblesse ni la lâcheté... Ce que j'ai fait, bien ou mal, je le soutiens toujours... ma main a déjà tué en duel, et mon adversaire ne m'en avait pas dit autant que vous venez de le faire, Si je me contiens, ne croyez pas que ce soit faiblesse, mais par un motif que je consentirai à vous dire peut-être, si vous changez de ton et de langage... sachez-moi gré de ma modération... Il est des résolutions que parfois le cœur aime à prendre, et qu'il repousse alors qu'on les exige... ne persistez pas, croyez-moi, car vous ne feriez que nuire à celle que vous voulez servir... et je ne le voudrais pas...

PAUL. Vous ne le voudriez pas !... il n'y a qu'un moyen pour cela, un seul... à ce prix peut-être oublierai-je ma haine pour vous... Quand on aime, la distance s'efface si aisément !..... vous devez me comprendre ?... Eh bien ! vous ne répondez pas... mais répondez-moi donc ?...

ANATOLE. Encore une fois, monsieur, vous m'interrogez bien haut... soyez donc plus calme.

PAUL. Plus calme !..... mais connaissez donc la profondeur de la blessure que vous m'avez faite... Cette jeune fille que vous avez déshonorée, je l'aime, moi..... je l'aime !... non pas comme un frère seulement... mais d'un amour d'amant... Cette jeune fille devait être ma femme : vous m'avez ravi tout le bonheur que j'avais rêvé dans l'avenir... vous voyez donc bien qu'il me faut votre sang, ou qu'il vous faudra verser le mien.....Si vous êtes descendu jusqu'à elle pour vos plaisirs et pour la séduction, vous viendrez bien à moi quand je vous dirai en face et de près qu'il faut nous battre, et nous battre sans merci ! Vous ne répondez pas encore ? n'est-ce pas qu'il est plus facile de séduire une jeune fille que de regarder la mort en face ?...

ANATOLE. Pourquoi n'est-ce pas un autre qui me parle ainsi !... avec quelle joie je lui répondrais : Tu mens !... Un duel entre nous... à quoi bon ?... je ne puis, je ne dois pas l'accepter.

PAUL. Ah ! vous calculez aussi où vous conduira une balle ou un coup d'épée..... c'est bien..... Ecoutez ce que je vais vous dire encore maintenant !... Cette jeune fille que vous avez si lâchement déshonorée, malgré sa faute, n'est pas avilie à mes yeux : je lui ai pardonné, parce que, je suis sûr au fond de l'ame, et vous le savez comme moi, que si elle a failli c'est qu'elle fut bonne et dévouée... le crime en est à vous, qui, la voyant si pure et si malheureuse, n'avez pas su la respecter, sur vous qui vous croyez tout permis, parce que vous êtes riche... Elle n'est pas faite pour être votre maîtresse, entendez-vous ?... car je ne le veux pas !... Et moi, qui suis au-dessus des vains préjugés du monde, je vous dirai que je l'estime encore assez pour en faire ma femme ; mais vous devez comprendre que cela ne sera jamais tant qu'il existera un homme à la vue duquel elle aura à rougir... et qui pourra lui faire baisser les yeux..... Ainsi il faut que vous disparaissiez de ce monde, ou bien alors, pour que vous puissiez vivre en paix, il faut que ce soit moi... et pour que vous ne puissiez plus refuser maintenant, je vous flétris d'un soufflet au visage...

ANATOLE, *arrêtant son bras.* Malédiction !... c'est du sang qu'il faut pour effacer cela...

PAUL. Et allons donc, c'est aussi du sang que je vous demande...

ANATOLE. Il y en aura, car j'ai soif du vôtre aussi maintenant... ah ! vous avez cru, parce que je me taisais, que j'avais peur ou que j'étais un lâche... Vous vous êtes trompé ; mais à quoi bon parler de tout cela maintenant ? La position est changée... Plus un mot entre nous désormais ; rien, rien, que du sang, entendez-vous ; ainsi donc à demain... Mes armes, le pistolet... je vous ferai savoir l'heure et le lieu... A présent sortez !... sortez, monsieur, je désire, je veux être seul.

PAUL. Il me semble vous avoir dit que je ne sortirais pas que le sort n'eût prononcé entre nous... j'accomplirai mon projet..... En venant ici, voyez-vous, j'avais tout prévu, calculé..... nous sommes dans une de ces situations qu'on rencontre rarement dans la vie... N'importe, il faut que ce soit ainsi... Je vous ai dit que je voulais anéantissement, mort de l'un de nous ; et pour cela il n'y a pas besoin de lendemain ; une journée est trop lente à qui souffre et veut se venger. (*Il va fermer la porte à clef.*) L'un de nous la rouvrira..... Cet endroit est favorable..... ce pavillon isolé... au fond d'un jardin... personne ne viendra nous déranger... Cette chambre, je la transforme en sépulcre... Voici vos armes, deux pistolets ; regardez, ils sont chargés : nous allons nous placer chacun à un angle de cette chambre... nous tirerons ensemble en marchant l'un sur l'autre, et que Dieu fasse justice à qui de droit...

ANATOLE. Nous ne pouvons nous battre ainsi sans témoins. Je crois à votre honneur comme vous au mien ; mais enfin, les conséquences d'un semblable duel....

PAUL, *lui montrant un papier.* J'ai tout

Digitized by Google

prévu, vous dis-je... Tenez... voyez... cet écrit vous déclare innocent de ma mort, et par conséquent vous affranchit de toutes poursuites si le sort vous favorise... Lisez... A présent mettez-vous à cette table; signez une semblable déclaration et tout sera dit.

ANATOLE, *à part*. C'est bien, j'accepte. (*Après avoir écrit, il lui remet le papier.*) Maintenant, les armes...

PAUL, *lui donnant à choisir*. Choisissez...

ANATOLE, *prenant un pistolet*. C'est inutile, donnez... (*Ils se placent chacun à un angle opposé de la chambre.*) Je suis prêt, monsieur, quand vous voudrez.

PAUL. A vous à donner le signal; nous ne ferons feu que quand vous l'aurez commandé... je suis prêt aussi.

ANATOLE. Eh bien!... donc... feu!.....

(Paul lâche son coup de pistolet.)

ANATOLE, *froidement, montrant le côté de son habit*. Vous vous êtes trop pressé, monsieur, la balle n'a traversé que mon habit.

PAUL. Visez mieux que moi... je cherchais le cœur...

ANATOLE, *s'approchant*. Votre vie m'appartient, monsieur.

PAUL. Prenez-la...

ANATOLE. Non... je n'assassine pas!... (*Il jette son pistolet.*) Il me reste un devoir plus noble à remplir.

PAUL. Fatalité!...

ANATOLE. A présent que j'ai satisfait à ce qu'on appelle l'honneur... à présent que vous ne sauriez plus croire que c'est faiblesse ou lâcheté... sachez ce qui m'empêchait de vous répondre..... lisez cette lettre... Je ne pouvais prévoir que vous viendriez ici: il y a quelques instans encore, j'ignorais qu'il fût au monde un homme appelé Paul Joubert... Voilà ce que j'écrivais... tenez, lisez.

(Il lui donne une lettre.)

PAUL. Que je lise...

ANATOLE. Je vous en prie...

PAUL, *lisant. Il lit d'abord des yeux une partie de la lettre, et puis haut*. « Je l'aime... » j'ai compris son ame; ma vie entière ne » suffira pas pour lui rendre en amour ce » ce que je lui ai coûté de larmes et de » désespoir... Je l'ai résolu... Adèle Bré- » mont sera ma femme. » Votre femme!... ah!...

(On entend des voix qui se confondent; la porte est agitée avec violence.)

LE DOMESTIQUE, *dans la coulisse*. On n'entre pas, je vous dis qu'on ne peut pas entrer...

BREMONT, *dans la coulisse*. Je le veux!... j'entrerai, vous dis-je... laissez-moi...

ANATOLE. Quel est ce bruit?...

PAUL. Grand Dieu!... cette voix...

(La porte s'ouvre violemment, Brémont paraît pâle, les cheveux en désordre, l'air égaré... Il repousse d'un bras ferme le domestique, qui veut le retenir, et s'arrête sur le seuil de la porte.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, BREMONT.

BREMONT. Où est-il, cet Anatole de Mibray... où est-il?

PAUL *se précipite sur lui et le retient*. Arrêtez, mon père!...

BREMONT, *se retournant et voyant Paul*. Toi ici...?

ANATOLE, *à part*. Grand Dieu!...

PAUL. Arrêtez, vous dis-je... voilà votre fils maintenant.

BREMONT. Lui!... lui!... l'assassin de ma fille!...

PAUL, *avec effroi*. Son assassin!... que dites-vous?...

BREMONT, *avec désespoir*. Je te dis qu'elle est morte... entends-tu?

ANATOLE, *avec un cri déchirant*. Morte!... morte!...

PAUL. Mais votre raison s'égare... au nom du ciel parlez, expliquez-vous.

BREMONT, *lui donnant une lettre*. Tiens!... tiens!... et vois si je mens!

PAUL, *lisant*. « Mon père, j'étais indi- » gne de vous et de Paul, quand vous li- » rez cette lettre, je ne serai plus. » Juste ciel!...

ANATOLE. Oh! malheur! malheur!... et fatalité!... (*A Paul.*) Ah! venez! suivez-moi; courons...

(Ils vont pour sortir, Nicette accourt et se précipite dans la chambre.)

NICETTE. Monsieur Anatole... Adèle, la voilà, sauvée, sauvée...

(Dans le même moment, un batelier apporte Adèle dans ses bras... Elle est évanouie... ses cheveux sont épars sur ses épaules, ses vêtemens mouillés... Gens du peuple accourus. Tableau.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, NICETTE, ADÈLE, GENS DU PEUPLE.

ANATOLE, *apercevant Adèle, jette un cri*. Grand Dieu! Adèle!

ENSEMBLE.

PAUL. Ma sœur!... | BREMONT. Ma fille!...

(On la dépose sur une dormeuse; on s'empresse de lui prodiguer des secours.)

ANATOLE. Son cœur bat... elle respire... mon Dieu!... mon Dieu!... merci... sauvée! elle est sauvée!...

Digitized by Google

PAUL, *à Nicette.* Comment se fait-il?...

NICETTE. Quand je vis mademoiselle Adèle s'enfuir de la maison, je soupçonnai tout... je la suivis, elle se dirigea vers la rivière... s'y jeta... j'appelai du secours, et ce brave homme...

ANATOLE. Chère Nicette!... (*Allant au marinier.*) Mon ami, ma reconnaissance... ma fortune...

PAUL, *avec joie.* Elle se ranime.

BREMONT. Ma fille...

ANATOLE, *à genoux.* Adèle! Adèle...

ADELE, *cherchant à rassembler ses idées.* Qui m'appelle?... où suis-je?...

PAUL. Près de nous... Adèle, regarde, parle-nous...

ADELE, *revenant à elle par degrés.* Paul, Nicette... (*Avec effroi.*) Monsieur Anatole!.. où suis-je donc?... cette chambre!... (*Elle aperçoit son père, elle court à lui et tombe à ses pieds.*) Ah! mon père!... pardonnez-moi!... pardonnez-moi...

BREMONT. Dans mes bras... dans mes bras... ma fille... ma pauvre fille!...

ADELE, *pleurant.* Vous ici... comment?... pourquoi?... Oh! mon père, venez, venez... partons...

PAUL, *allant à elle.* Arrêtez! Adèle, relève ton front... ta honte est effacée maintenant... voici ton époux...

ADELE, *étonnée.* Mon époux!... Grand Dieu! que dites-vous? Paul!...

ANATOLE, *tombant à ses pieds.* Grâce... grâce!... ne me repoussez pas... Adèle, je vous en conjure...

PAUL. Il le faut!.. oui, voilà ton époux... lui seul peut te rendre l'honneur... Il t'aime, Adèle, j'en suis sûr maintenant!... Ta main dans la sienne, c'est moi qui vous unis!...

ANATOLE. Ah! mon ami!...

PAUL. Pour moi, mon sort est décidé.... Je pars, je retourne sous mes drapeaux... Soyez heureux!... et pensez quelquefois au pauvre soldat.

FIN.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google